

LA BONNE
NOUVELLE

Jean-Baptiste de Froment

LA BONNE
NOUVELLE

Roman

Éditions Anne Carrière

DU MÊME AUTEUR

État de nature, Aux forges de Vulcain, 2019

Badroulboudour, Aux forges de Vulcain, 2021

ISBN: 978-2-3808-2301-1

© S. N. Éditions Anne Carrière, Paris, 2024

www.anne-carriere.fr

« Le premier jour de la semaine, à la pointe de l'aurore, elles allèrent à la tombe, portant les aromates qu'elles avaient préparés. Elles trouvèrent la pierre roulée de devant le tombeau, mais, étant entrées, elles ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus. »

Évangile selon saint Luc, 24, 1-3
(École biblique de Jérusalem)

[Samedi 1^{er} mars 2025]

« Monsieur Paul, il est ressuscité ! »

La rumeur surgit un matin, dans les brumes du dégel, vers la fin de l'hiver. Je l'imagine sortir de la terre encore dure et se répandre comme un vent tiède sur l'herbe rase et pleine de givre des prés, jusqu'au village dont elle fait le tour en un instant. À Gerfôme, elle nous parvient un peu plus tard, sur le coup de 11 heures, peut-être.

À la cuisine, on s'active pour le déjeuner. Enfin, c'est Bernadette qui s'active. Moi, au départ, je ne fais rien. Je suis vautrée dans le salon, et je fume tout en feuilletant *Paris-Match*... Les déboires du prince Albert... Je m'en fous totalement... Je me demande ce qu'il y a pour déjeuner, je me lève pour aller voir. Lorsque j'entre dans la cuisine, la cigarette à la bouche, tout est encore normal. La grande pièce sombre déroule ses rangées de placards, ses collections d'assiettes et d'ustensiles. Sur l'étagère du haut, l'armée des pots en faïence. Tous les condiments imaginables... Et puis, au bout de la longue table en bois, luisante de tout le beurre absorbé depuis tant d'années, au bout de la table se trouve Bernadette devant sa cuisinière. Elle ne relève même pas

la tête en entendant mes talons sur le carrelage. Elle reste tranquillement penchée sur la casserole, à surveiller le civet. La fumée de la cigarette ne semble pas la gêner. Elle fait tourner sa grosse cuiller de bois, indéfiniment. Elle m'agace quand elle est comme ça, je voudrais la secouer. Les choses se sont tellement ralenties depuis quelques jours... Bernadette a les yeux perdus dans le ragoût. Pour toujours, on dirait... Jusqu'à ce que tout à coup... elle se redresse, et son regard vague n'est plus vague du tout. Il me fixe. Intensément. J'ai un mouvement de recul, elle me fait presque peur, j'en laisse tomber ma cigarette. Elle pose ses mains bien à plat sur la table, prend une inspiration profonde et me lance à la figure cette absurdité :

— Monsieur Paul, il est ressuscité !

C'est la deuxième fois qu'elle le dit. Bien fort, bien distinctement. Le doute n'est plus permis... Je veux dire, ce sont effectivement ces mots qu'elle a prononcés. Je ne sais pas d'où ils viennent, qui est allé les lui ficher dans la tête, mais ils sont sortis de sa bouche, sans qu'elle puisse les contrôler, apparemment. Comme une envie pressante, une folie...

Paul, c'est mon mari. Nous l'avons enterré il y a trois jours. Il était si pâle et raide dans son costume, tellement méconnaissable. C'est toujours comme ça avec les morts : on a l'impression qu'ils n'ont jamais été vivants. Je vois encore les employés des pompes funèbres visser le couvercle du cercueil. J'avais tenu à être présente à ce moment-là. Peut-être que je voulais être sûre...

— Mais qu'est-ce que vous racontez, ma pauvre Bernadette ? Comment cela, ressuscité ?

— C'est comme je vous dis, Madame. Le tombeau est ouvert, et votre homme n'y est plus. C'est pas tout : des gens l'ont vu, il marchait, sur la route qui mène au gros chêne.

Il était sans manteau, avec sa longue chemise blanche. Il avait pas froid.

Je connais ma Bernadette: quand elle a une idée dans le crâne... Je ne perds pas une seconde à discuter. J'écrase le mégot qui continue à fumer sur le carrelage. J'enfile mon manteau. Je vérifie dans ma poche que les clés y sont toujours, et je cours vers mon Alfa Romeo, garée dans la grange. Je démarre en trombe, direction le cimetière.

Une foule compacte est massée devant le portail du cimetière, qui s'étend, tout clos de murs, le long de l'église, à droite du porche. J'en reconnais beaucoup : ce sont les mêmes qu'à l'enterrement, il y a trois jours. Ils sont habillés différemment, c'est tout. Très mal, pour la plupart... Ils portent à peu près tous la même doudoune, façon sac-poubelle. Certains habitent dans le bourg. D'autres viennent des hameaux alentour, ou d'un peu plus loin, des communes voisines : Souvigny, Saint-Marnoux... Eux aussi ont dû sauter dans leur voiture en apprenant la nouvelle. Mais apparemment ils ont été prévenus avant moi. Par qui ? Ils restent à l'extérieur, cependant. Peut-être qu'ils n'osent pas entrer. Ou peut-être qu'ils l'ont déjà fait et qu'ils sont ressortis ? S'attarder sur le lieu même n'aurait pas été décent...

Je m'apprête à me frayer un passage à travers la foule. Mais c'est inutile : à mon approche, ils s'écartent les uns après les autres : le respect que j'inspire, peut-être, que ma famille est censée inspirer, depuis des lustres... Ou bien la peur ? Je me sens un peu comme ces policiers qui franchissent, leur insigne à la main, le périmètre de sécurité pour accéder à la scène du

crime. En guise d'insigne, j'ai ma tête, perchée sur de hauts talons, et mon manteau : ma tête, encadrée par ces cheveux blonds coupés au carré ; mon manteau, cette longue pelisse, cette cascade de fourrure qui s'échappe de moi, dégringole le long de mon corps... Artistement. Je l'ai chinée dans un marché il y a plusieurs années. Depuis, elle ne me quitte plus. Même en été parfois. Je la porte à même la peau. J'adore être drapée ainsi de tous ces animaux... C'est comme si on me les avait personnellement sacrifiés. Cette tête, ce manteau de fourrure sur escarpins forment un ensemble assez reconnaissable dans la région. Dans les environs immédiats, du moins : Gerfôme est situé juste sur la colline d'en face. À cette distance, la bâtisse en impose...

Je fais la fière, mais en réalité je voudrais bien m'appuyer sur quelqu'un, quelque chose. Or tout se dérobo... À mesure que j'avance, les visages familiers le sont de moins en moins. Ils ont de ces gueules... Ils sont comme les spectres d'eux-mêmes. Ou peut-être que c'est moi qui ai l'air d'un spectre, qui provoque chez eux cette réaction livide... J'ai peur, en tout cas, une peur horrible...

Je connais les lieux par cœur, mais c'est comme si je m'enfonçais dans l'inconnu. L'entrée du cimetière n'est qu'à quelques mètres, elle semble reculer pourtant... Si ça continue, je n'y arriverai jamais... Je tente de rester digne, de ne rien laisser paraître, mais est-ce que j'y réussis ? J'essaie d'avancer comme je le fais toujours, comme j'ai appris à le faire à la danse... avec assurance et légèreté. Tel un oiseau à longues pattes qui pose à peine les pieds sur le sol. Aujourd'hui, pourtant, la pesanteur est la plus forte. Je commence presque à tituber. Il n'y en a pas un pour tenter de me rattraper. Les salauds... Heureusement, je suis au bout...

Le portail du cimetière, entièrement blanc, consiste en

un rectangle de métal que prolongent des barreaux pointus comme des lances. Il est entrouvert. Je pousse le battant avec autorité. Personne ne m'a suivie. L'intérieur est désert. En dehors de moi, il n'y a pas âme qui vive... Le caveau familial est à quelques mètres sur la gauche, presque contre l'église. Aucune barrière, aucune protection n'a encore été installée.

J'attends d'être bien en face pour regarder : la grosse dalle de granit a été poussée sur le côté, et laisse béante l'entrée de la fosse. Je me penche. À l'emplacement prévu pour Paul, le cercueil est bien là. Mais il est ouvert, et le corps a disparu. Je laisse échapper un cri :

— Ce n'est pas possible !

Et j'éclate en sanglots. Je m'abandonne au chagrin, à l'incompréhension, la colère. Je crois que j'ai honte aussi. Honte de cette effraction abominable, publique... C'est bien pire que tout, pire que la chambre à coucher... C'est la dernière demeure. L'intimité ultime... Ouverte à tous les vents, livrée en pâture au tout-venant... J'imagine le corps de Paul, absolument sans défense, plus vulnérable que celui d'un nouveau-né, devenu le jouet de profanateurs. Je crois le voir passer de main en main, entendre le rire de ceux qui le manipulent... Je laisse les larmes remplir mes yeux jusqu'à ce que mon regard se brouille, jusqu'à ce que je n'y voie plus rien. Je voudrais que ces images ignobles soient emportées par le flot...

Une main effleure timidement mon épaule. Je me retourne. Le chef des gendarmes, l'adjutant Vêrard, vient d'arriver.

— Ah, vous voilà, vous.

Je sors mon grand mouchoir en tissu d'une des poches de mon manteau, sous une bande de fourrure. J'essuie mes yeux, je me mouche. Il bredouille quelques mots de réconfort, assortis de considérations générales sur le respect

qui se perd, et que même nos morts, dans nos villages... Il m'assure que tout sera mis en œuvre... Déjà je ne l'écoute plus. J'ai repris ma station devant la tombe. J'ai les yeux fixés sur la stèle familiale, demeurée, elle, parfaitement à sa place. Elle est prolongée d'une énorme croix qui fait plus de la moitié de sa hauteur. La pierre s'est beaucoup assombrie avec le temps, elle est presque noire à présent. Les noms ne se déchiffrent plus. Ils ne peuvent qu'être devinés par ceux qui les connaissent déjà :

G. DE LARMENCOUR (1883-1916)

H. DE LARMENCOUR (1862-1937)

M.-D. DE LARMENCOUR (1889-1985)

F.-F. DE LARMENCOUR (1910-1980)

M. DE LARMENCOUR (1919-2003)

En bas à droite, seul celui de Paul, que l'on vient de graver, est parfaitement lisible. Il étincelle, même, car ses lettres ont été rehaussées d'or :

PAUL DE LARMENCOUR (1948-2025)

Ce n'était pas mon idée, évidemment. C'est parfaitement vulgaire. Paul aurait détesté cela... D'ailleurs, quitte à peindre son nom en or, il aurait fallu harmoniser, le faire aussi pour les autres, le reste de la liste. Je ne comprends pas comment l'entreprise a pu prendre une telle initiative sans me consulter. À moins que les enfants n'aient donné leur accord ? Cela m'étonnerait. L'autre jour, j'étais complètement perdue, je n'ai même pas songé à les interroger.

Je m'avance jusqu'au bord de la fosse, pour bien voir le fond du cercueil... Le satin rouge est tout brillant, éclairé qu'il est par le soleil presque chaud maintenant : à force, on doit se rapprocher de midi. Le matelas est comme flambant neuf. Lisse, sans tache. Immaculé... Mais il a gardé le souvenir du corps de Paul. Enfin, il me semble : j'ai l'impression de percevoir encore, très légèrement, sa forme imposante imprimée dans le molleton. Ou peut-être que je me fais des idées ?

Détail troublant, que je n'ai pas remarqué pas immédiatement : soigneusement roulé sur la tranche, un long et mince tissu de tricot, bleu marine à pois blanc, est posé sur le côté. Je reconnais la cravate de Paul. Celle que je lui avais offerte il y a quelques mois, pour ses soixante-seize ans. Il la portait il y a quelques jours encore, pour le dîner de chasse que nous avons donné à Gerfôme. Ce qu'il avait bu ce soir-là ! Moi tout autant, cela dit. Une cravate... Comment ai-je pu lui faire un cadeau aussi lamentable ? Banal, impersonnel... Cela me serre le cœur. J'ai honte de ce que nous sommes devenus l'un pour l'autre... Des bourgeois qui s'emmerdent... Je voudrais tant, maintenant qu'il est trop tard, lui avoir offert autre chose, une chose totalement folle, et drôle, et qui se trouverait aujourd'hui dans son cercueil, à la place de la cravate...

— Les choses ont été faites, si je puis dire, proprement, commente le gendarme. Aucune trace visible d'effraction.

Ce constat me rassérène. Comme s'il signifiait qu'aucun mal n'a été fait à Paul et que, là où il se trouve désormais, il est heureux : bien plus heureux que dans son cercueil. Ce n'est pas ce que je crois, bien sûr, mais cette idée sans fondement s'est présentée à mon esprit, flottant quelques instants, suffisamment pour me mettre du baume au cœur.

À la suite de l'adjudant, certains se sont senti pousser des

ailles et ont pénétré dans le cimetière. Pas les badauds de tout à l'heure, qui sont toujours dehors. D'autres, des officiels, plutôt. Autour de moi, ils sont plusieurs dizaines maintenant.

Tiens, voici Sophie Khong, la maire de Doligny. Sophie Khong, avec ses longs cheveux si noirs qui réfléchissent la lumière. Comme de la soie... Vêrad prend congé de moi pour aller à sa rencontre. Elle répond à mon regard par un profond signe de tête, mais ne tente pas de s'approcher. C'est une femme qui a de l'ambition, mais du tact aussi. Elle voit bien que je n'ai pas envie de parler, alors elle se contente de m'adresser un sourire, un sourire d'une grande gentillesse, je dois dire. Elle sait y faire. J'aime beaucoup ses parents, qui tiennent un restaurant asiatique à Saint-Marnoux, à quelques kilomètres. Ils sont adorables. Elle, je la connais moins. Physiquement, j'ai du respect. Elle me fait un peu penser à moi à son âge... Nous ne nous ressemblons pas du tout, mais toutes les deux, nous avons quelque chose en plus, je crois. Du chien... Nous avons cela en commun. Ce n'est pas si fréquent... Pourtant, nous n'avons jamais sympathisé. J'ai toujours pensé qu'elle nous en voulait un peu. Sans le chercher, nous lui faisons un peu d'ombre. Notre simple existence, en quelque sorte, empêche la lumière d'éclairer pleinement les actions de la municipalité, toutes ces initiatives prises par Sophie Khong pour « faire rayonner le territoire ». Elle ne manque pas de dynamisme, il faut le reconnaître. Sans le vouloir, donc, nous nous interposons, pour ainsi dire, ne serait-ce que matériellement. Gerfôme est situé à un kilomètre à peine, à vol d'oiseau. La propriété se trouve sur une hauteur. Elle domine le village... et la modeste mairie... Il y a aussi les petits événements que nous organisons. La fête annuelle, pour les moissons, où Paul fait un discours... faisait... Les gens n'écoutaient pas trop, mais malgré tout ils

étaient là, rassemblés autour de lui. Et moi je ne passais sans doute pas inaperçue, non plus, avec mes tenues sorties d'une malle aux trésors, mes foulards multicolores... mon sens un peu spécial de la repartie... Cette fête n'a rien d'extraordinaire, mais à l'échelle d'une petite commune rurale... Sophie Khong est toujours invitée, cela va de soi, mais spectatrice. Ce n'est pas un rôle qu'elle affectionne particulièrement...

Comme d'habitude, la maire est flanquée de ses deux collaborateurs aux cheveux en brosse. Je n'ai jamais trop su leurs noms. Avec leur cou épais et leurs petits yeux de sanglier, ils n'ont pas l'air futé. Je suis sûre cependant que rien ne leur échappe, je les crois redoutables. Les sangliers sont des animaux très sous-estimés... Cela ne m'empêche pas de trouver horribles leurs costumes en acrylique, et les boutons carrés de leurs chemises fantaisie. Et qu'on ne me fasse pas la leçon, qu'on ne m'accuse pas de snobisme... Je sais d'où je viens, moi aussi. Je sais où j'étais avant d'avoir rencontré Paul. Mais c'est une question d'intelligence... Personne ne vous oblige à vous habiller ainsi. Je me demande s'ils couchent avec Sophie Khong... à tour de rôle... ou peut-être en même temps... Tous les trois... Cela me décevrait beaucoup de la part de Sophie, qui vaut bien mieux que ça. Ce n'est pas le moment d'avoir ce genre de pensées, bien sûr, mais l'esprit est ainsi fait qu'il cherche des échappatoires... sexuelles, surtout. Le mien en tout cas...

Quand je sors du cimetière, les gens paraissent moins gênés de me revoir. Ils savent que je sais désormais, que j'ai vu de mes propres yeux... Beaucoup cherchent même à m'aborder, me dire leur sympathie. Me proposer leur aide, sans doute. Que ne l'ont-ils fait tout à l'heure... Je les en dissuade d'un signe de tête aimable – que je voudrais aimable, du moins –, mais qui ne doit pas l'être tellement. Puis je regagne

ma voiture. Je l'ai laissée en retrait, assez loin, sous les arbres de la petite place. Je ne démarre pas tout de suite. Je n'ai pas voulu parler aux gens, mais je suis curieuse de les observer, à distance, sous la capote noire, dans le confort de l'habitacle. Qu'est-ce que j'imagine? Qu'ils en savent plus que moi? Qu'un signe de connivence échangé, alors qu'ils me croiront partie, me le révélera? J'attends

Il n'arrive rien de tel. Ils continuent à discuter entre eux, à voix basse. Ils prennent soin de ne pas abandonner leur mine grave, celle qui convient aux circonstances... Mais ils ont du mal à réprimer leur excitation. Un fait divers aussi singulier vaudra certainement à Doligny, et à l'ensemble du canton, les honneurs de *La Montagne*. Peut-être de la télévision régionale. La chair est faible... Une chose me surprend, tout de même, et qui pendant un instant me fait du bien à nouveau : plus je les regarde, moins j'arrive à leur prêter des intentions mauvaises. Vus d'ici, ils ne ressemblent pas aux charognards qu'on voit affluer d'habitude dans ce genre d'événements. Enfin, d'habitude... Je n'en sais rien, je n'ai jamais vécu ce genre d'événements, justement : mais j'imagine les vautours qui se précipitent. Ici, c'est différent. Comment dire? Je perçois de la joie, c'est vrai, de la joie sous cape, qui plus est... Mais je ne décèle rien de malveillant. Au contraire. J'ai l'impression que, sans oser l'exprimer, beaucoup se réjouissent pour moi. Et pour eux aussi. Ils me regardent avec tendresse, et les yeux qui brillent... Comme si tout cela, c'était une bonne nouvelle... Je me rappelle les paroles insensées de Bernadette dans la cuisine, tout à l'heure. Je ne peux pas croire que ce soit ça... Moi-même, il y a quelques minutes, quand le gendarme m'a parlé, j'ai eu ce petit vertige à la pensée que Paul... Sauf que moi, ça m'est passé. J'ai repris le dessus. Je suis bien calée dans mon siège

maintenant. La sépulture familiale a été profanée, probablement cette nuit, et on a volé le corps de mon mari. Il faut tout faire pour le retrouver. Et mettre la main sur les salopards qui ont commis cette horreur.

Je mets le contact et, avant de passer la première, j'appuie à fond sur l'accélérateur pour faire rugir le moteur de ma Spider. Le troupeau resté agglutiné devant le cimetière sursaute. C'était le but... Les gens se retournent dans ma direction et me repèrent enfin, tapie dans l'Alfa Romeo. Ils ne sont pas revenus de leur surprise que je suis déjà loin.